

NICOLAS GOGOL

Le Nez

Traduit du russe et présenté par

ARTHUR LARRUE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

LE 25 mars, il s'est passé à Pétersbourg un événement extraordinairement bizarre. Le barbier Ivan Yakovlevitch, résidant avenue Vozniessenski (son nom de famille est perdu et même sur son enseigne, où était dessiné un monsieur aux joues pleines de savon et où il était écrit "nous saignons aussi", on ne distinguait rien de plus), le barbier Ivan Yakovlevitch se réveilla d'assez bonne heure et sentit une odeur de pain chaud. En se soulevant un peu sur le lit, il vit que son épouse, une dame assez respectable qui aimait beaucoup boire du café, sortait du four des pains tout juste cuits.

"Aujourd'hui, Praskovia Osipovna, je ne boirai pas de café, déclara Ivan Yakovlevitch, à la place j'ai envie de manger un petit pain chaud et un oignon." (Il y a qu'Ivan Yakovlevitch aurait aimé avoir l'un et l'autre, mais il savait qu'il était totalement impossible de demander les deux choses à la fois, car Praskovia Osipovna n'aimait pas du tout ce genre de lubie.) "Que l'imbécile mange du pain, moi je préfère." L'épouse pensait à part soi: "Il reste une portion de café pour moi." Elle jeta un pain sur la table.

Pour être convenable, Ivan Yakovlevitch passa une chemise et un frac. Une fois assis à table, il sala, pela deux têtes d'oignon, se saisit d'un couteau et, avec une mine grave, commença à couper le pain. Une fois le pain coupé en deux moitiés, il lorgna la mie et vit avec surprise que quelque chose y blanchoyait. Ivan Yakovlevitch fouilla avec son couteau, tâta avec ses doigts. "Dur?" dit-il à part soi. "Qu'est-ce que c'est que ça?"

Ivan Yakovlevitch y fourra les doigts et retira... un nez!... Les bras lui en tombèrent. Il se mit à cligner des yeux, à palper la chose : un nez, exactement, un nez! Qui de surcroît, lui semblait-il, avait quelque chose de familier. L'horreur se peignit sur le visage d'Ivan Yakovlevitch. Mais cette horreur n'était rien comparée à l'indignation qui s'était emparée de son épouse.

"Où as-tu coupé ce nez, sauvage?" cria-t-elle avec fureur. "Fripon! Ivrogne! Je vais moi-même te dénoncer à la police. Quelle canaille! Déjà trois personnes qui me disent que pendant le rasage, tu tirailles tant sur le nez qu'on a du mal à le retenir."

Ivan Yakovlevitch était entre la vie et la mort. Il réalisa que ce nez n'était autre que le nez de l'assesseur de collègue Kovaliov, qu'il rasait chaque mercredi et chaque dimanche.

"Minute, Praskovia Osipovna! Je vais l'envelopper dans un mouchoir et le mettre dans un coin. Qu'il y patiente un petit moment! Après, je l'emporterai..."

"Je ne veux pas t'entendre! Que je permette à un nez coupé de rester dans ma chambre?... Croûton grillé! À peine s'il sait encore affûter un rasoir sur une ceinture, bientôt il ne sera même plus digne de faire son devoir. Roulure! Misérable! Tu veux que je mette la police à tes trousses?... Ah, saligaud, bille d'abruti! Voilà ce que tu es! Voilà! Alors tu l'emportes où tu veux, mais que je ne souffre pas sa présence!"

Ivan Yakovlevitch était raide, exactement comme mort. Il pensait, pensait, et ne savait pas quoi penser. "Le diable sait comment ça s'est passé, dit-il finalement en se grattant derrière l'oreille. Suis-je rentré saoul hier ou pas? Déjà, je ne suis pas sûr de pouvoir répondre. Dans toute cette affaire, il y a des événements qu'il faut reconsidérer : d'abord le pain, une histoire de cuisson, et le nez qui n'a rien à voir avec ça. Je ne comprends rien!..." Ivan Yakovlevitch se tut. L'idée que des policiers découvrent un nez chez lui et l'arrêtent le poussa réellement à faire une syncope. Déjà, le col vermeil joliment brodé d'argent lui apparut en esprit, l'épée... et il trembla de tout son corps. Finalement,

il attrapa ses dessous et ses bottes, rassembla toutes ses nippes puis, suivi par le regard hostile de la respectable Praskovia Osipovna, il enveloppa le nez dans un mouchoir et sortit.

Il voulait s'en débarrasser quelque part. Soit en le dissimulant derrière le chasse-roue d'une porte cochère, soit en le laissant choir comme ça, au hasard, oui, et se précipiter aussitôt dans une ruelle. Mais par malheur, il tombait inopinément sur une de ses connaissances qui sur-le-champ lui demandait : "Où vas-tu ?" ou bien "Qui vas-tu raser si tôt ?" de sorte qu'Ivan Yakovlevitch ne pouvait trouver une minute à lui. Une autre fois, il l'avait déjà bel et bien jeté, mais un garde-barrière l'interpella en faisant claquer sa hallebarde. "Ramasse ! Tu as jeté quelque chose !" Ivan Yakovlevitch dut ramasser le nez et le rempocher. Le désespoir s'empara de lui, d'autant plus que le monde augmentait sans discontinuer dans la rue, que les magasins et les boutiques commençaient à ouvrir.

Il décida d'aller jusqu'au pont Isaac. N'y avait-il pas moyen de le jeter dans la Néva ?... Mais je suis un peu coupable de n'avoir rien dit jusque-là sur Ivan Yakovlevitch, une personne vénérable, pour de nombreuses raisons.

Ivan Yakovlevitch était, comme tout bon artisan russe, un horrible ivrogne. Il rasait

chaque jour les mentons des autres mais le sien n'était jamais rasé. Le frac d'Ivan Yakovlevitch (Ivan Yakovlevitch ne portait jamais de redingote) était pie, c'est-à-dire qu'il était noir, mais avec du brun-jaune aussi et pommelé de gris. Son col reluisait, à la place des trois boutons pendaient simplement des bouts de fil. Ivan Yakovlevitch était un grand cynique et lorsqu'à son habitude l'assesseur de collègue Kovaliov lui disait lors du rasage : "Ivan Yakovlevitch, tu as toujours les mains qui puent !" Ivan Yakovlevitch répondait par cette question : "À cause de quoi pueraient-elles ?" – "Je ne sais pas frangin, juste elles puent !" rétorquait l'assesseur de collègue. Après avoir prisé, Ivan Yakovlevitch le savonnait dans le cou, sous le nez, derrière les oreilles, sous le menton, en un mot, partout où il en avait envie.

Ce citoyen vénérable se trouvait déjà sur le pont Isaac. D'abord il considéra les alentours puis il se pencha sur la balustrade, soi-disant pour regarder sous le pont. Y avait-il beaucoup de poissons qui s'égayaient ? Enfin, il lâcha avec précaution le mouchoir et le nez. Il eut l'impression qu'on venait subitement de le libérer d'un poids de cent-soixante kilos. Ivan Yakovlevitch se prit même à sourire. Au lieu d'aller raser les mentons des fonctionnaires, il

se dirigea vers une enseigne portant l'inscription *Repas et thé* pour y commander un verre de punch. Mais soudain, il remarqua qu'au bout du pont, l'observait la silhouette imposante d'un policier avec ses larges favoris, son tricorne, son épée. Il se figea. D'autant plus que le policier lui fit signe du doigt et dit: "Viens faire un tour par ici mon petit bonhomme!"

Ivan Yakovlevitch connaissait les formalités d'usage, il ôta sa casquette de loin et, après s'être approché promptement, il dit: "Je souhaite bien du bonheur à votre excellence!"

"Non, non, frangin, il n'y a pas d'excellence qui tienne, raconte-moi un peu ce que tu faisais sur le pont."

"Ma foi, monseigneur, j'allais raser, et puis j'ai jeté un coup d'œil pour voir si le fleuve coulait vite."

"Tu mens, tu mens! Tu ne t'en tireras pas comme ça. Veux-tu répondre!"

"Je suis prêt, votre grâce, à vous barbifier deux fois par semaine, même trois, sans me plaindre", répondit Ivan Yakovlevitch.

"Non l'ami! des clous! Trois barbiers me barbifient déjà. Et oui. Ils ne se rémunèrent qu'avec le grand honneur que ça leur procure! Allez, raconte-moi un peu ce que tu faisais là-bas."

Ivan Yakovlevitch blêmit... Mais ici les événements se dissipent dans le brouillard, et il est tout à fait impossible de savoir ce qui se passa ensuite.

II

L'ASSESEUR de collègue Kovaliov se réveilla d'assez bonne heure et fit avec ses lèvres "br...", ce qu'il faisait toujours lorsqu'il se réveillait, sans être capable d'en expliquer la raison. Kovaliov s'étira et demanda qu'on lui donnât le petit miroir posé sur la table. Il voulait jeter un coup d'œil au bouton qui lui avait poussé la veille au soir sur le nez. Mais il découvrit à sa grande stupeur qu'il avait à la place du nez une surface totalement plate! Terrifié, Kovaliov ordonna qu'on lui apportât de l'eau et il se frotta les yeux avec une serviette. Dormait-il? Voyons, il ne dormait pas. L'assesseur de collègue Kovaliov sauta hors de son lit, s'ébroua: pas de nez!... Il ordonna qu'on lui amenât de quoi s'habiller et vola droit au commissariat de police.

Mais il est nécessaire de dire ici quelque chose sur Kovaliov, pour que le lecteur puisse voir le genre d'assesseur de collègue qu'il était. Les assesseurs de collègue qui ont obtenu ce titre grâce à des certificats d'études ne peuvent en aucun cas être comparés aux assesseurs de collègue qui ont fait le Caucase. Ce sont deux genres tout à fait différents. Les assesseurs de

collège issus des études... Mais la Russie est un pays tellement bizarre que, si tu parles d'un assesseur de collègue, alors tous les assesseurs de collègue, de Riga au Kamchatka, ne manqueront pas de le prendre à leur compte. Même chose pour tous les autres titres et pour toutes les autres fonctions. Kovaliov était assesseur de collègue caucasien. Il n'avait obtenu ce titre que deux ans auparavant, il ne pouvait l'oublier, ne serait-ce qu'une minute, mais pour se donner encore plus de noblesse et de poids, il ne s'appela jamais assesseur de collègue, mais toujours major. "Écoute ma colombe, disait-il d'habitude à la paysanne qu'il croisait dans la rue en train de vendre des plastrons. Tu viens chez moi, à la maison, mon appartement se trouve rue des Jardins. Juste tu demandes si c'est là que vit le major Kovaliov, ils t'indiqueront tous." S'il croisait un joli minois, alors il lui faisait discrètement les mêmes avances, en ajoutant: "Tu demandes l'appartement du major Kovaliov, ma douce." Voilà pourquoi nous appellerons désormais cet assesseur de collègue, major.

Le major Kovaliov avait l'habitude d'aller tous les jours se promener sur l'avenue Nevski. Le petit col de son plastron était chaque fois merveilleusement propre et empesé. Ses favoris étaient du même genre que ceux qu'on peut